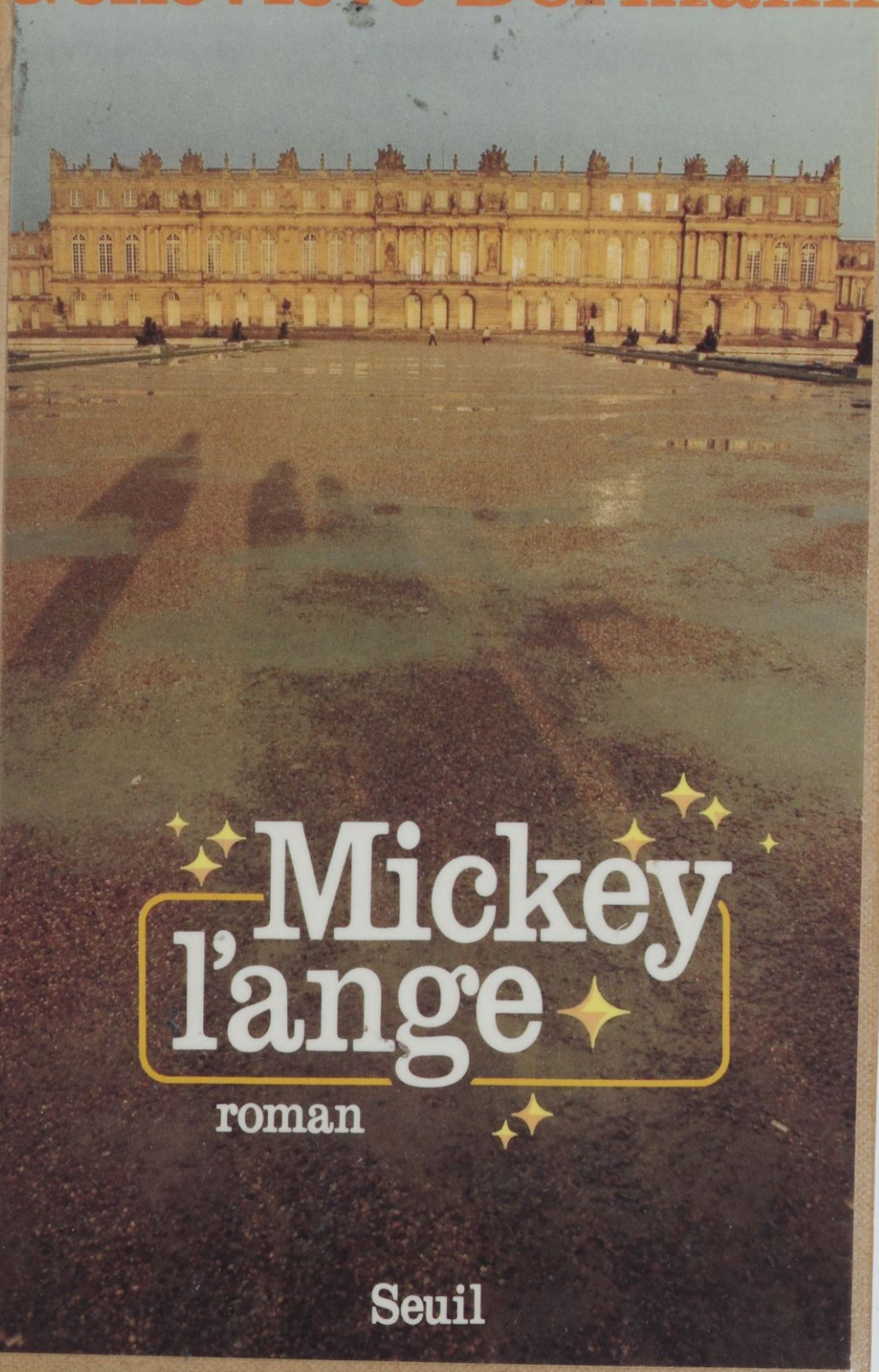
Geneviève Dormann



Mickey l'ange

roman

Seuil

MICKEY, L'ANGE

397
6/78

16°42
H0765

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

La Fanfaronne
1959

Le Chemin des dames
1964

La Passion selon saint Jules
1967

Je t'apporterai des orages
Prix des Quatre Jurys
1971

Le Bateau du courrier
Prix des Deux Magots
1975

GENEVIÈVE DORMANN

MICKEY, L'ANGE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

DL-08-06-1977-13797



ISBN 2-02-004651-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, 1977

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Pour Bérénice qui croit aux fées

1

Un bunker à Versailles

J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc,
la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte.
Arthur Rimbaud

Il est onze heures à la pendule électrique en formica qui domine une rangée de bouteilles renversées et muselées par des distributeurs nickelés.

Le café s'appelle *La Consigne* et il est voisin de la gare de l'Est, à deux pas des départs anciens pour des guerres oubliées.

Parfois, les vieux du quartier racontent qu'au mois d'août, quand le boulevard de Strasbourg est vide, on y voit glisser les ombres de jeunes poilus morts en Champagne et qui viendraient rechercher là une femme ou une valise abandonnée pendant une permission, il y a plus de soixante ans. Ils ont, disent-ils, des bandes molletières bleues, des mains pâles et des yeux vides. Une anisette de plus et ils vous diront leurs noms.

Le patron de *La Consigne* n'aime pas ces histoires. Un café hanté? Non mais des fois. Quand il a acheté *La Consigne*, en 1960, il a décroché les vieux rideaux de coton, débarqué les chaises d'acajou et les lourds guéridons de marbre. Il a fait gratter les moulures du plafond, arracher les lambris brunis à la fumée et de la matière plastique rassurante a recouvert le tout d'une belle couleur crème mouchetée de jaune. Une volute de néon rose vif ondule, la nuit, au-dessus du bar. C'est gai.

Il y a la salle du tout-venant où s'installent, le dimanche, les poinçonneurs du tiercé qui préfèrent le calme de *La Consigne* à l'énervement du tabac voisin. Ils arrivent avec le bruit des cloches de la messe de midi à Saint-Laurent et ils mettent un temps infini à pincer leurs petits cartons au bon endroit.

Au fond, derrière la cloison de verre ouvragé *Alsace-Lorraine*, seul vestige de l'ancienne *Consigne*, c'est la salle des amoureux, plus discrète, plus feutrée, avec un juke-box aux titres tournants. Le patron a fait ajouter deux flippers pour les gamins. « Et quand je dis les gamins, dit-il, c'est façon de parler. J'en connais de trente, quarante, cinquante et même plus qui passent des journées à jouer avec ce machin-là! »

Pour l'instant, il est onze heures d'un soir de septembre et le fond de l'air déjà frais embue les vitres qui donnent sur la rue.

La mitraille des flippers a cessé le feu. La pin-up délaissée clignote en collant vert étoilé, au-dessus du dernier score. La nuit avance sur le boulevard de Strasbourg où les lumières de *La Consigne* seront les dernières à s'éteindre, à l'aube.

La porte d'entrée battra souvent avant le jour. Le bar se remplira et se videra. Il y aura des heures lentes et des moments nerveux. Passeront des croqueuses de sandwiches en mal d'amour, des routiers engourdis, des veuves saoules qui dodelineront sous des chapeaux à fleurs, le vieux de la rue Sibour qui descend toutes les nuits en pyjama réclamer son Chambéry-fraisette et qui, toutes les nuits, fait semblant de se fâcher quand le patron lui répond qu'il n'en reçoit plus depuis la guerre.

A la pointe du jour arriveront les motards après la tombée des journaux du matin, les premiers livreurs de légumes avec leur raie droite tracée au peigne mouillé, puis des amants affamés et prêts à donner leur royaume pour un œuf sur le plat.

Mais, pour l'instant, il n'est que onze heures. Le patron somnole, tassé derrière le bar. De temps en temps, il avance la patte, jette un coup d'éponge machinal le long du zinc et revoit en rêve ses collines bleues d'Auvergne.

A la table du fond, deux hommes sont assis. Le plus jeune a cet air fiévreux des débuts d'ivresse, ce que pourraient confirmer les tickets de consommation qui s'accumulent près de son verre.

Il doit être beau quand il est reposé, lavé et rasé. Il a le nez droit, les yeux clairs et légèrement égarés des myopes qui viennent d'ôter leurs lunettes pour les nettoyer en soufflant dessus. Il a des cheveux bruns épais qu'il fourrage entre ses doigts. Le col de sa veste est relevé de travers, le long de son cou, et ses joues où le poil pousse depuis au moins deux jours donnent un air inquiétant à son visage juvénile.

Son compagnon est plus âgé. Il semble engoncé dans ses vêtements et la couleur de son large visage évoque des années cascadantes de Sauvignon et de Beaujolais-village. Il a le front de la patience, les lèvres de la tolérance, un nez trognonneux, bon enfant, et d'énormes oreilles pâles qui font penser aux pavillons acoustiques des salles de concert.

Il écoute parler le jeune homme avec un mélange d'attention et de curiosité. De temps à autre, il hoche la

tête pour l'encourager. Il ne comprend pas absolument tout ce que ce type lui raconte, mais il semble prêt à l'écouter, s'il le faut, jusqu'au matin. Et il l'écoutera, car on ne se débarrasse pas aussi facilement d'un jeune homme au col relevé, au menton troué d'une fossette, inconnu jusqu'à ce soir dans le quartier, qui vous offre à boire sans vous connaître, pose sa main sur votre bras, à onze heures du soir, en septembre, boulevard de Strasbourg et qui dit...

... On a décidé de faire ça un samedi. Parce que le samedi est la veille du dimanche : on peut dormir. Enfin quand je dis *on* a décidé, c'est plutôt *ils* ont décidé ou, plus précisément, *elle* a décidé, Denise Pluvier, la mère d'Annick.

Une belle femme, Denise Pluvier. Le poil auburn avec des reflets carrément roux là où la teinture, sans doute, couvrait les cheveux blancs. Ce qu'on appelle une belle femme, tu vois, comme on dit un beau camembert. Faite à cœur, la cinquantaine ronde mais bien maintenue.

Ce n'était pas un mauvais cheval, la mère Pluvier. Pas méchante, pire, idiote. La mémère façon Labiche révisée 1974, si tu vois ce que je veux dire... T'as lu *la Poudre aux yeux?* Elle aussi, Pluvier, elle voulait caser sa fille et, pour ça, elle a fait ce qu'elle a pu. D'abord, fermer les yeux sur nos sorties, même quand Annick rentrait, quai Blériot, à trois heures du matin. Il faut bien ferrer le poisson (le poisson c'était moi) et vivre avec son temps, n'est-ce pas? C'était son opinion à Denise Pluvier. Et pas gênée pour annoncer devant tout le monde : « Moi, j'ai mis Annick à la pilule, à partir de dix-sept ans. »

Annick avait horreur de ce genre de réflexion. « Écoute, maman... » Son père aussi. « Écoute, Denise... » Est-ce que les gens avaient besoin de savoir? Il trouvait que sa femme exagérait un peu mais elle exagérait depuis 1935, alors lui, André Pluvier qui n'était pas, il faut le dire, d'un tempérament violent, il écrasait.

Il écrasait d'autant plus qu'en face de sa femme il se sentait morveux sur toute la ligne. Quand son affaire de location de voitures s'était cassé la figure, c'était tout de même elle, Denise, qui avait fait bouillir la marmite avec son magasin de décoration. « Il a bien fallu que je prenne la situation en main », disait-elle en faisant tinter ses lourdes gourmettes d'or.

Et on pouvait dire qu'elle l'avait prise. C'est elle, désormais, qui avait signé les chèques, les traites et qui payait même au restaurant. Elle avait prié son mari de se tenir tranquille. « Tu sais ce que ça donne quand tu te mêles de faire des affaires. Alors, je t'en prie, ne t'occupe de rien. »

Il avait tout de même le droit de venir aider quand il y avait un coup de feu au magasin, pour Noël, par exemple. On lui permettait de déballer les caisses.

Ainsi, en dix ans, la boutique *Sweet Home* avait fait des petits : un autre magasin à Deauville et un troisième à Biarritz. Les nouveaux riches achetaient à tout-va pour leurs résidences secondaires. Le disagne marchait bon train. Surtout, ce qui avait fait florès était justement une idée tout à fait originale de Denise Pluvier : vos-souvenirs-de-vacances-au-mètre-carré. Elle s'était mise en cheville avec des clubs de loisirs pour faire tirer des agrandissements photographiques destinés à tapisser

les murs des appartements et des résidences campagnardes. On pouvait ainsi s'offrir le port de Saint-Tropez en paravent, la Martinique dans le séjour et Corfou dans les chiottes. C'était simple mais il fallait y penser. Et le souvenir-de-vacances-au-mètre-carré marchait très fort dans les listes de mariage. Mais tu t'en fous, hein, des affaires de la mère Pluvier? Tu as raison, moi aussi. On se reprend une bière?

Ce que je voulais te dire, c'est qu'un jour, notre petite affaire à Annick et à moi s'est gâtée. La mère Pluvier m'a convoqué dans l'arrière-boutique de la rue de la Pompe qui servait de réserve et là, elle m'a mis le marché en main : ... « ou vous l'épousez ou vous ne la voyez plus. »

Nous étions assis dans des fauteuils-bulles en plastique, entre des colonnes de cartons « Porcelaine de Paris ». Denise Pluvier, pour faire plus intime, avait déchaussé ses lunettes épaisses qui vadrouillaient en balançoire, attachées autour de son cou par une chaîne d'or.

J'avais vingt-cinq ans, j'ai dit : « Oui, madame. » Sa bouche s'est arrondie et son œil s'est apaisé. Sûrement, elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle pensait sans doute que ça serait plus dur. Alors, elle a posé sa main sur mon genou.

— Appelez-moi Denise, mon petit Gauthier, et comprenez-moi bien. Nous vous aimons beaucoup et Annick vous adore, mais cette situation n'était pas nette. Elle a vingt ans et c'est notre fille unique... Son père et moi — tiens, que venait-il donc faire, celui-là, pour une fois? — son père et moi n'aimons pas beaucoup la vie qu'elle mène... Ne croyez surtout pas que je vous dise cela par moralité ni esprit rétrograde, j'ai

les idées larges, oh la la... Non. Mais vous la faites veiller... Il faut qu'elle termine sa licence d'anglais... »

Je me marrais quand même à la tête qu'elle aurait fait la mère Pluvier, si elle avait vu son Annick comme elle m'était apparue la première fois que nous nous étions rencontrés... Tirant sur son joint, calée dans les coussins de Georges Vibert et complètement évaporée. Elle se roulait dans un de ces fous rires que déclenche le haschisch. Ses études, son avenir, tout ça, on peut dire qu'elle s'en tapait l'œil. Sa licence d'anglais, c'était son alibi pour s'évader de chez ses parents.

Je ne l'avais jamais rencontrée chez Georges, auparavant. Je ne sais pas où il l'avait connue. Je ne l'avais même pas vue au début de la soirée. Il faut dire qu'on était entassés à quinze dans le salon et que les lumières étaient basses.

Je l'avais découverte tout à coup, comme une grande statue dont l'ombre se projetait sur le mur. Elle enjambait les corps en riant, en trébuchant, pour aller faire pipi. Annick, comment te dire? C'est le genre de jolies filles que tu ne remarques pas. Une beauté d'uniforme, si tu comprends ce que je veux dire. Tu en vois une, tu en vois vingt, tu en vois trente comme ça. Pareilles. Les cheveux bruns, longs, raides, brillants, qui mangent les joues, les seins hauts, la fesse mignonne dans le blue-jean, un petit nez en prise de courant, de beaux yeux noirs, une nana, quoi. Ça n'a pas inventé l'eau chaude mais c'est joli à regarder.

Quand elle est revenue, elle s'est allongée à côté de moi — par hasard? — et on a tiré sur le même joint. Alors, tu vois la suite... Tout à coup, la merveille. Elle

s'est retrouvée dans mes bras, je ne sais pas comment, et on n'arrêtait pas de s'embrasser. Je lui ai dit qu'elle avait les lèvres comme des coussins, comme des poufs. Ça l'a fait rire.

On est partis ensemble et je l'ai emmenée chez moi, rue du Bac. Elle avait de longues jambes, presque aussi grandes que les miennes. Dans l'escalier j'ai pris un fou rire parce que je me suis mis à penser qu'elle ressemblait à un Shadok. C'est vrai, au fond, qu'elle avait une mentalité de Shadok, Annick...

Eh bien non, je ne l'ai pas baisée ce soir-là. Surprise : à vingt ans passés, cela ne lui était encore jamais arrivé et elle avait peur. C'est incroyable les bonnes femmes. Tu crois qu'elles s'envoient en l'air comme des folles, elles t'allument des joints, elles te sucent la poire, elles te suivent chez toi et, au bout de la nuit, tu te retrouves avec des immaculées conceptions cramponnant leur slip à deux mains et te suppliant de leur appeler un taxi pour rallier la maison de maman!

C'est ce que j'ai fait mais elle m'avait énervé. Elle m'a dit comme une consolation : « Je t'appellerai demain », et le taxi a démarré.

Elle m'a appelé et elle a mis une bonne semaine à s'apprivoiser et à renoncer à son pucelage. Je ne suis pas très friand de ce genre d'opération mais je ne pouvais tout de même pas la laisser dans cet état-là.

Elle, ça lui a déclenché une sorte de passion sauvage. Elle venait tous les jours me rejoindre rue du Bac. On se retrouvait à la fin de nos cours. Elle, ceux qu'elle prenait à la fac, moi, ceux que je donnais au lycée.

Prof de français, tu parles d'une situation! Il faut

vraiment s'accrocher tous les matins pour se décider à affronter une meute de petits merdeux de sixième, sournois, mal lavés, mal élevés, prêts à te faire des crasses aussitôt que tu as le dos tourné au tableau. Des fauves, écoute... Tout y est : la vacherie, l'odeur, la ruse. Et tu as beau t'escrimer, chercher des textes qui les intéressent, essayer de les passionner, ils s'en foutent.

Au début, tu t'imagines avoir une mission à remplir et tu te défonces pour leur éviter l'ennui monstrueux des cours tels que nous les avons subis. Moi, je me donnais un mal de chien à leur inventer des sujets de rédaction moins chiants que les sinistres « *décrivez-le-plus-beau-jour-des-vacances* » ou « *vos-qualités-et-vos-défauts* », « *votre-meilleur-ami* » ou encore « *une-journée-au-cirque* ». Je leur proposais de vraies évasions. Par exemple : « *Vous apprenez que vos parents ne sont pas vos vrais parents. Racontez vos impressions.* » Ou bien : « *Une maladie a ravagé toutes les grandes personnes de plus de douze ans. Vous êtes seuls dans la ville. Que faites-vous?* »

Tu crois peut-être qu'ils sont contents, excités? Eh bien non, ils ricanent. Même d'Apollinaire, ils se foutent. Tu leur trémoles des vers splendides...

Ma mère, dites-moi pourquoi vous êtes triste
En robe de comtesse à côté du dauphin...

Ils ricanent. Toi, en face, tu te ronges, tu te sens minable, tu es seul, tu n'en peux plus. Parfois, tu deviens fou de ne pas pouvoir leur démolir la tronche à coups de claques. Tu rentres chez toi en bavant la rage, avec des coups de pieds rentrés qui te remontent jusque

dans les cuisses. Tu en pleures. Tu en rêves la nuit. Tu vois la tête de Goureau, de Gervais, celle de Timonnier ou les faces de lune des jumelles Goldberg.

Le pire, c'est qu'ils attendent de toi que tu te conduises en flic, en peau de vache. Mais ce n'est pas si simple, car, si tu te décides à reprendre ta classe en main, si tu te laisses un peu aller à morigéner, alors là, tu déclenches le caca des parents d'élèves. Ça, c'est encore une belle invention, les parents d'élèves. Cornec ou mes fesses, il faut les voir! Ce sont toujours les plus minables qui râlent, qui veulent savoir, qui demandent des comptes, qui revendiquent, qui veulent t'apprendre ton métier. Les plus intelligents, on ne les voit jamais. Ils font confiance. Ils ont d'autres chats à fouetter. Mais les autres! Les analphabètes à la limite du langage articulé, toutes les mamans mal baisées qui s'ennuient dans leurs livignes, ça leur fait une sortie d'aller, le soir, enquiquiner le petit prof et voir un peu la tête qu'il a. Ça change de la télé. On se fait des connaissances. On peut râler entre Français moyens, avec la bonne conscience des parents concernés qui assument leur rôle, comme on dit dans les journaux. Le dernier sous-fifre des PTT a la permission de venir te bouffer un soir de ta jeunesse, au nom du spermatozoïde qu'il engraisse à sa ressemblance, depuis dix ans. Et tu perds tes nerfs, ton sang, ta moelle à lui expliquer que si son Joël, son Bruno ou sa Véronique a des mauvaises notes, ce n'est pas forcément parce que tu es un sadique furieux mais parce que Joël a décidé de ne rien foutre, qu'il est incapable de suivre une leçon et qu'il serait plus heureux si on lui permettait d'aller garder des oies.

Tout ça pour te dire que, lorsque Annick arrivait, après la classe, c'était le soleil dans ma rue du Bac. A quatre heures et demie, on fonçait, on prenait une douche, on se mettait au pieu. Vers sept heures du soir, Annick reprenait son air de mijaurée pour réintégrer le quai Louis-Blériot. Deux fois par semaine, elle se permettait de rentrer plus tard mais elle devait rentrer.

Quand j'ai été invité dans l'appartement de ses parents, j'ai compris pourquoi elle avait toujours envie d'en partir. Rien d'horrible à première vue mais une réfrigérante impression d'absence. Absence de chaleur. Absence d'imagination. Un ordre glacé. Une harmonie morbide, bref, un appartement modèle de petits bourgeois du XX^e^ siècle, proprets, soucieux du qu'en-dira-t-on et sans âme. La majorité silencieuse, têtue, bornée.

Tout y était comme neuf et dépourvu de ces traces qui indiquent le passage de la vie. Les maisons ressemblent aux gens qui les habitent, et vieillissent comme eux. Certaines ont des rides de joie, des éclats d'émotion, des brisures passionnelles. Au froissement d'un coussin se devine une halte mélancolique, une rêverie. L'écartement d'un rideau qu'on a oublié de remettre en place

signale une attente ou un besoin d'évasion. D'autres, au contraire, ont une atmosphère clinique, aseptisée, un agencement anonyme, un refus total de la fantaisie, de l'aléa. Ces maisons-là sont effrayantes comme le visage parfaitement lisse de certains imbéciles, qu'aucune angoisse n'est jamais venue effleurer.

Visiblement, personne chez les Pluvier n'avait jamais été troublé ou ému au point de renverser un verre ou une cigarette sur le poil impeccable de la moquette. Les reliures des livres posés là pour être vus et non lus étaient vierges. Les coussins du divan étaient si rebondis qu'on les sentait désespérément privés de culs trémousseurs et l'on était sûr que nulle flamme ne jaillirait un jour sous les bûches décoratives de la cheminée.

L'harmonie convenue des couleurs, des matières, des bibelots eux-mêmes dénonçait un bon goût de commande appris dans les magazines. Une lampe en lamelles d'acier gelait sur une commode. Un pot d'azalées garanties sans odeur tenait le milieu d'une table basse. Une reproduction de Gauguin encadrée à grands frais comme un original tentait de tromper son monde. Quelques lithographies modernes aux couleurs heurtées, résolument abstraites, signifiaient que, tout de même, on était de son temps.

Et il suffisait de parcourir ce salon des yeux pour deviner que tout, dans le reste de l'appartement, était à l'avenant : le couvre-lit au crochet, façon rétro-rustique, sur le grand lit bas des parents, les meubles-bateau laqués de bleu marine dans la chambre de fifille et la frugalité désespérante du réfrigérateur de la cuisine qui ne devait contenir que des mets sans saveur, des

yaourts blancs, du lait écrémé pour la ligne, du jambon de Paris, du jus de fruits gazeux et des tomates blafardes dans un sac de plastique.

En écoutant Denise Pluvier, je me demandais en quoi le fait qu'Annick soit fille unique pouvait rendre trouble ma situation à ses côtés. Ni pourquoi le fait d'avoir vingt ans pouvait être un obstacle à ce qu'elle partage mes veilles...

J'avais vingt-cinq ans et tu vois, à cet âge-là, on est con. Note bien, j'en ai vingt-huit aujourd'hui et je me demande si, en trois ans, j'ai appris quelque chose. Si j'apprendrai jamais quelque chose...

Bref, à partir du moment où j'ai dit : « Oui, madame... », tout s'est mis à valser autour de moi. Annick m'a sauté au cou différemment et je me suis retrouvé, une semaine plus tard, dans le train de Ville-dieu-les-Poêles, avec les trois Pluvier, direction la maison.

Chez nous, on a toujours dit « la maison » en parlant de la Surinière. Denise Pluvier, tout de suite, a dit « le château » et cela m'a fait comprendre qu'elle me prenait pour ce que je n'étais pas.

Je l'imaginais très bien parlant du « château » de son futur gendre. De mon joli nom : Gauthier du Coudran, de ma noble famille et de ma situation dans l'enseignement.

La réalité est différente. Le château, si tu le voyais... Ce n'est qu'une espèce de grande baraque du XVI^e^ siècle, abîmée au XIX^e^, pourrie par l'humidité et le manque d'entretien. On ne répare pas, on condamne. On bouche les trous des combles avec des planches mais il pleut

dans le grenier. La tour dont les marches s'effondrent est fermée depuis quinze ans. On n'y allait qu'en cachette, quand nous étions petits. Quelquefois les poules entrent dans les pièces du bas.

Mes parents étaient des paysans normands qui achevaient leur vie dans leur cuisine dont ils avaient fait leur résidence d'hiver, à cause de la cuisinière à charbon qui servait de chauffage. Ils vivaient là, tous les deux, avec la vieille servante qui nous a élevés et qui mourra sur place. Les fermages étaient maigres et les sept enfants, dont je suis le dernier, avaient épuisé les économies, en collèges et en établissements, comme on dit.

Que restait-il à la Surinière? Des souvenirs et des souris. Le portrait et le sabre de mon arrière-arrière-arrière-grand-père Antoine du Coudran, le vendéen qui était au régiment de Royal-Pologne-Cavalerie, avec le chouan La Rochejaquelein, son ami. Avec lui, il avait fait le coup de feu sur Granville, en 1793.

Il avait aussi porté un terrible coup de foudre sur mon aïeule, rencontrée sur les remparts et qui ne comprenait pas très bien ce qui se passait. La Terreur ne les avait pas encore terrorisés de ce côté-là. Ces Blancs leur semblaient un peu rouges avec tout le désordre qu'ils semaient.

J'aime bien le portrait de cet Antoine parce que je lui ressemble. Grand, un peu lourd, myope, avec cet air de paysan maladroit qu'aucune ville n'effacera jamais.

Il y a aussi, à la Surinière, une chambre condamnée et qui me fascine encore. Celle de mon grand-père paternel. Une drôle d'histoire. Quand il avait vingt ans, il avait fait

son service militaire à Tarbes et là, il était tombé amoureux fou d'une Tarbaise. Je ne sais pas ce qu'elle lui avait fait mais il en a parlé toute sa vie. Elle s'appelait Violette et elle lui chantait timéloulaméloupanpantiméla... C'est tout ce qu'on a pu en savoir mais il prenait des airs extasiés en chantant timélou et cela mettait ma grand-mère hors d'elle. C'était devenu une plaisanterie, la Tarbaise de bon-papa.

L'avait-il revue? Lui avait-elle écrit? Que savait-il de cette femme, si longtemps après, lui qui n'avait jamais plus quitté ses terres normandes?

En 1959, il avait quatre-vingt-sept ans et il était sur sa fin. Pas malade, non, mais il s'éteignait un peu plus, tous les jours...

Un jour de juin, il a compris sans doute qu'il ne passerait pas la matinée. Il paraît qu'on sent ces choses.

Il était seul, ce matin-là. Ma grand-mère était partie au marché de Saint-Sever avec mes parents. Alors, quand il a vraiment su que le noir approchait, il a fait un caprice. Il a voulu appeler Tarbes, au téléphone, pour dire adieu à Violette. Après plus de soixante ans d'absence, il ne doutait de rien. Note bien, elle lui avait sûrement donné signe de vie une fois ou deux. Elle lui avait peut-être raconté qu'elle tenait un bistrot sur la place Larrey où viennent boire les militaires, je ne sais pas...

Quoi qu'il en soit, il a décroché le téléphone sur sa table de nuit et il a appelé Tarbes. Mais la communication n'était pas automatique, en ce temps-là. On l'a fait attendre de ville à ville. On l'a fait attendre un peu trop longtemps.

Quand ma grand-mère est entrée dans sa chambre, un peu plus tard, elle l'a trouvé mort, le bras étendu dans le vide. Le vieux avait lâché l'écouteur qui nasillait, pendu au bout du fil. Il venait tout juste d'obtenir sa communication. A côté du cadavre, une voix de standardiste s'impatientait avé l'accent : « Hé, vous avez Tarbeu, elle disait. Allo, allo, vous m'intindez? Le 2 à Villeudieu-les-Poëleu, vous avez Tarbeu in ligneu... »

... donc, je te disais, ils ont décidé de faire ça un samedi. Un lunch très simple, avait prévu Denise Pluvier. Le mot m'a fait rigoler sur le moment. A la place de *lunch*, j'ai entendu, je ne sais pas pourquoi, un *lynch*. J'ai même cherché dans le dictionnaire pour voir si ça prenait un e. J'ai trouvé *lyncher : exécuter sommairement sans jugement régulier et par une décision collective.*

C'était bien ça mais je ne le savais pas encore vraiment quand je me suis retrouvé à mon propre lynchage de fiançailles, ce 17 mai.

Il y avait déjà un soleil d'été, et des pétunias rouges éclataient sur la terrasse qui prolonge l'appartement des Pluvier, l'un des plus cossus, au dernier étage d'un immeuble grand standing du quai Louis-Blériot.

En fait de lunch très simple, Denise Pluvier avait, comme on dit, bien fait les choses. On ne fiance pas sa fille unique tous les jours, n'est-ce pas? Alors, allons-y gaiement : deux buffets à chaque bout du salon avec des assiettes croulantes de victuailles qui auraient donné la jaunisse au Club Méditerranée. Du saumon, du caviar, du veau froid, des rondelles vertes, jaunes, orange, du sucré, du salé, du mou, de la croustille et du baveux.